Épigraphie latine du monde romain

François Bérard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1149>

DOI : 10.4000/ashp.1149

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 97-102

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

François Bérard, « Épigraphie latine du monde romain », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 21 juillet 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1149> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1149>

ÉPIGRAPHIE LATINE DU MONDE ROMAIN

Directeur d'études : M. François BÉRARD

Programme de l'année 2009-2010 : I. *Les élites des cités, en Italie et dans les provinces occidentales de l'Empire romain.* — II. *Nouvelles inscriptions dans les sanctuaires de la Gaule romaine.*

I. *Les élites des cités, en Italie et dans les provinces occidentales de l'Empire romain*

Notre réflexion sur l'organisation municipale de l'empire romain a commencé par quelques rappels sur le cadre juridique qui réglait les rapports entre les « petites » cités qui formaient le tissu de l'empire et la « grande » cité qu'était l'Etat romain : statuts des cités, lois municipales, mécanisme du droit latin, etc. On s'est d'abord intéressé à la question délicate des rapports entre les cités et les tribus, notamment dans les provinces gauloises. On a rappelé que la tribu est par définition personnelle et que ce n'est que par abus de langage qu'on peut parler de la tribu d'une ville. Mais on constate aussi, même si le cadre juridique reste imprécis, qu'à l'époque impériale, chaque cité a sa tribu spécifique, qui permet souvent d'identifier ses ressortissants et reste un outil indispensable de la géographie historique, dans les notices du *CIL* comme dans le répertoire classique de W. Kubitschek ; une mise à jour de ce dernier est prévue dans le cadre du nouvel inventaire entrepris par G. Forni et actuellement en cours de parution.

En Narbonnaise, la seule des provinces gauloises qui offre des mentions assez nombreuses, les villes de droit latin sont caractérisées par la prépondérance d'une seule tribu, la *Voltinia*, dont nous avons étudié quelques attestations récentes : la grande majorité, sinon la totalité des nouveaux citoyens étaient inscrits dans cette tribu, conformément aux usages développés en Italie après la guerre sociale, quand des régions entières furent inscrites dans une même tribu. Dans les colonies romaines, il y a plus de variété et la tribu fonctionne davantage comme un signe d'identité municipale, avec la *Papiria* pour Narbonne, la *Teretina* pour Arles, la *Pupinia* pour Béziers, l'*Aniensis* pour Fréjus et la *Voltinia* pour Vienne, qui a conservé la tribu qu'elle avait comme colonie latine. C'est là la situation de l'époque impériale, quand un règlement avait dû attribuer une tribu spécifique à chaque colonie ; mais il n'est pas sûr que ces attributions remontent à la fondation et que, comme on le croit souvent, les premiers colons de Narbonne, en 118 av. J.-C., aient été tous inscrits dans la *Pollia*, ceux de la refondation césarienne dans la *Papiria* et ceux d'Arles, toujours à l'époque césarienne, tous dans la *Teretina*. Les deux villes montrent en effet une pluralité de tribus qui laisse penser que les premiers colons avaient dû conserver leur tribu, comme c'était l'usage à l'époque républicaine. À titre de comparaison on a étudié Grumentum, colonie gracchienne ou plutôt, selon des études récentes, césarienne de Lucanie : à côté de la *Pomptina*, qui allait devenir la tribu principale, on trouve une demi-douzaine d'autres tribus, dans lesquelles sont inscrits parfois des magistrats ; l'usage d'inscrire

les vétérans dans la tribu de leur nouvelle résidence semble venu plus tard, sans doute à l'époque triumvirale ou augustéenne, selon l'étude classique de L. Keppie. D'autres cas de pluralité de tribus peuvent être observés dans les provinces, ainsi en Espagne, à Carthago Nova ou Hispalis. C'est justement ce qu'on trouve en Arles, où à côté de la *Teretina*, on connaît des magistrats inscrits dans la *Pollia* (CIL, XII, 710), la *Poblilia* (711) et désormais la *Sabatina* (AE, 1988, 859 = 1992, 1182). Il faut souhaiter que de nouvelles inscriptions permettent d'éclairer ce dossier, en particulier pour des fondations mal connues comme Orange ou Valence.

Dans les trois Gaules, Lyon, la seule colonie romaine, a une tribu spécifique, la *Galeria*, qui est aussi un signe d'identité municipale, comme la *Cornelia* dans la fondation voisine de Nyon. Dans ces provinces à majorité pérégrine où le droit latin semble avoir été diffusé dès la première moitié du I^{er} siècle, on a surtout cherché dans quelle tribu étaient inscrits les nouveaux citoyens romains. En Aquitaine, c'était la *Voltinia*, chez les Convènes et chez les Ruthènes (AE, 1994, 1215), limitrophes de la Narbonnaise, mais aussi à Saintes, la première capitale (ILA, *Santons*, 7, 9, 18, 20). En revanche pour les Pétrucorcs, les Arvernes ou les Bituriges Cubes on trouve la *Quirina*, qu'on connaît surtout par des épitaphes extérieures de légionnaires, l'épigraphie locale étant, à l'exception des Pétrucorcs (ILA, *Pétrucorcs*, 9, 16, 28, 67), dépourvue de toute mention de tribu. La situation est analogue en Lyonnaise, où les attestations de la *Quirina* viennent aussi de militaires expatriés ; mais deux mentions, très anciennes, de la *Voltinia* (ILTG, 338 ; AE, 1953, 56) restent difficiles à interpréter. Au total, il semble que la *Quirina* ait été dans la Gaule centrale la tribu attribuée aux nouveaux citoyens, comme la *Voltinia* dans les régions méridionales. Il en allait sans doute de même en Belgique, où les attestations sont encore plus rares, et en Germanie supérieure, dans des cités comme les Rauraques ou les Helvètes. Quant aux mentions de la *Fabia*, dans la famille helvète des Camilii (CIL, XIII, 5093, 5094, 5110, 11478) ou dans quelques cursus trévires (AE, 1968, 321), elles pourraient témoigner plutôt de promotions individuelles que d'un usage antérieur, comme on l'a supposé pour les Helvètes. Elles montrent en tous cas que, si la tribu est rare en Gaule, elle l'est un peu moins dans les inscriptions les plus anciennes : indice d'un déclin très précoce de la tribu ou signe qu'elle n'avait pas grand sens pour les notables gaulois, ce que suggérerait aussi son absence quasi-totale dans les bases des prêtres du Confluent, à Lyon ?

À partir de janvier, la conférence a porté sur l'organisation interne des cités, à travers quelques dossiers, surtout italiens, mais parfois aussi provinciaux. On d'abord rappelé le rôle des colonies dans le développement municipal de l'Italie et la différence entre colonies romaines et colonies latines. Sur le processus de fondation, Aquilée, la dernière des colonies latines, constitue un cas d'école, puisque le récit de Tite Live est confirmé par deux inscriptions (ILLRP, 324, pour la fondation de 181 av. J.-C. et AE, 1996, 685 pour le supplément de 169). Les institutions municipales ont été étudiées à travers l'exemple de Brixia, pour laquelle on dispose d'un volume récent des *Inscriptiones Italiae* (X, 5) et de l'étude sociale de G. L. Gregori : *quattuorviri* datant de la période du municipe (InscrIt, X, 5, 222 et 905), puis magistrats de la colonie romaine augustéenne, *duumviri*, édiles, mais aussi questeurs, qui ici ne sont pas forcément des débutants dans la carrière (InscrIt, X, 5, 178, 206, 213, 999) ; enfin on s'est intéressé à

l'administration des peuples attribués à la colonie, comme celui des Camunni (*InscrIt*, X, 5, 1194). Pour compléter l'information fragmentée que donnent les cursus individuels, on a ensuite étudié le célèbre album de Canusium, seul document qui offre un tableau complet de l'organisation politique d'une colonie (*CIL*, IX, 338 = *ILS*, 6121); puis, en remontant dans le temps, on a examiné quelques carrières de *quattuorviri* datant de l'époque où Canusium était encore un municipe (*Inscr. Canosa*, 39 et 45).

Une fois ce cadre fixé, on s'est intéressé à quelques cas concrets, qui montrent combien la question municipale peut être complexe en Italie. Si la grande majorité des municipes sont dirigés par des *quattuorviri*, comme celui de Bari que nous avons étudié (*CIL*, IX, 283, 284; *AE*, 1996, 437), d'autres ont à leur tête des *duumviri*, comme Caiatia, en Campanie (*CIL*, I², 1576). Un dossier délicat est celui de Teanum Sidicinum, ancienne cité osque devenue municipe après la guerre sociale, puis colonie au début de l'empire. La nouvelle datation d'un fragment de fastes municipaux montre que Teanum était une colonie dès Auguste et non sous Claude, comme on le pensait (cf. G. Camodeca, « Il primo frammento dei Fasti Teanenses (8-7 A.C.) e la colonia augustea di Teanum Sidicinum », dans *Forme di aggregazione nel mondo romano, Atti Conv. Ischia 2006*, Bari, 2007, p. 167-189); mais comme certains *quattuorviri* ne peuvent être datés aussi haut, il faut envisager qu'ils aient exercé leurs fonctions dans une colonie, comme le cas est connu par exemple à Aquilée. Il y a aussi des municipes romains dans les provinces, même si les municipes latins y sont plus nombreux : nous avons étudié celui de Volubilis, dont la riche épigraphie permet de suivre la fondation et le développement.

De l'étude des organes politiques on est passé à celle de leurs décisions en examinant deux décrets municipaux. Le premier est celui par lequel le municipe de Caere a autorisé en 113 apr. J.-C. un affranchi à construire un local pour les Augustales (*CIL*, XI, 3614 = R.K. Sherk, *The municipal decrees of the Roman West*, n° 51). Il s'agit d'un extrait des archives municipales, qui donne un résumé de la décision, accompagné de deux lettres envoyées ou reçues du curateur qui veillait aux intérêts de la cité. Le second décret, récemment découvert, octroie un emplacement public pourvu d'un local aux *Augustales* de la colonie de Pouzzoles (*AE*, 1999, 453; cf. G. Camodeca, « Un nuovo decreto decurionale puteolano... », dans *Il capitolo delle entrate nelle finanze municipali*, Rome, 1999, p. 1-23). Le sujet est donc très proche, mais cette fois le cippe donne le texte même du décret, dans la forme réglementaire, dérivée des sénatusconsultes romains : *praescriptio*, *relatio* des *duumviri*, décision proprement dite, issue du vote et nombre de décurions présents; occasion d'étudier de plus près le formulaire de ces décrets, dont on n'a souvent que des résumés plus ou moins lointains dans des inscriptions de dédicace comme celles de Caere ou de Rennes (*AE*, 1969-1970, 405a).

Le décret de Caere a également permis d'analyser les rapports entre une cité et son curateur, dont il laisse entrevoir, chose fort rare, le mode d'intervention. Les curateurs, en effet, ne sont généralement connus que par leurs carrières, comme on a pu le vérifier en étudiant celles des deux autres qui sont attestés pour Caere (*CIL*, XI, 3367 = *ILS*, 1180 et peut-être aussi *AE*, 1990, 863 = *Inscr. Lat. de Novae*, 46, où la restitution du nom de Caere reste cependant hypothétique). Les deux dernières séances ont été consacrées à l'étude des patrons. Ce sont eux aussi des intermédiaires entre l'administration

romaine (ou provinciale) et les cités, dont ils défendaient les intérêts. Mais à la différence du curateur, nommé par l'empereur, le patron est choisi par la cité, parmi les gouverneurs ou hauts fonctionnaires avec lesquels elle a été en relation, mais souvent aussi parmi les notables locaux. L'accord est enregistré sur une table de patronat, dont chacune des deux parties conserve un exemplaire. Nous en avons étudié deux, concernant les municipes de Ferentinum (*CIL*, VI, 1492 = *ILS*, 6106) et de Baetulo, en Espagne citérieure (*IRC*, I, 139). La première reproduit le texte du décret concluant le patronat, alors que la seconde se contente d'indiquer le résultat du choix. Mais toutes deux présentent le même formulaire caractéristique (*in clientelam recipere, patronum cooptare*), précédé de la date consulaire et suivi de la composition de la délégation envoyée auprès du patron ; et toutes deux précisent clairement que l'accord engage la descendance du patron comme celle des *municipes*.

II. Nouvelles inscriptions dans les sanctuaires de la Gaule romaine

À partir de janvier, la deuxième heure a été consacrée à l'étude de quelques inscriptions récemment découvertes dans des sanctuaires. Le premier est celui de Ribemont-sur-Ancre, dans la Somme, dont la fouille vient d'être publiée, pour la partie gallo-romaine, sous la direction de J.-L. Brunaux (*Les temples du sanctuaire gallo-romain de Ribemont-sur-Ancre*, Saint-Germain-en-Laye, 2009). F. Bérard et G. Di Vita-Evrard y publient (p. 159-163 ; cf. « Mercure à Ribemont-sur-Ancre », *CCG*, 18, 2007, p. 419-421) un fragment de dédicace découvert en 2002, qui s'est avéré recoller avec celui qui avait été étudié auparavant par L.-P. Delestrée et B. Rogéré dans J.-L. Brunaux, « Ribemont-sur-Ancre (Somme). Bilan provisoire et premières hypothèses », *Gallia*, 56 (1999), p. 239-240 = *AE*, 1999, 1080. Ce fragment, qui correspond à la partie supérieure du texte, apporte d'intéressantes informations : l'inscription est dédiée à Mercure, qui était donc sans doute le titulaire du temple, associé, comme c'est fréquent, aux *numina Augustorum*. À la ligne 3, l'adjectif [---]/uiciens(is) doit avoir un sens géographique, qu'il faille l'appliquer directement au dieu Mercure ou à une collectivité politique (*ciuitas, pagus, uicus*, etc.) qui serait associée comme troisième destinataire à la dédicace. Aux l. 3-4, le dédicant porte le titre de *praef(ectus) templi*, dont le premier terme est conservé sur le fragment publié en 1999. Les lignes suivantes, qui ne sont conservées que par ce premier fragment, sont beaucoup plus incertaines, mais paraissent se rapporter à la dédicace de l'installation, dont la nature reste obscure.

Le second sanctuaire est celui du Bois-l'Abbé, à Eu, en Seine-Maritime, probablement situé dans la même cité, celle des Ambiens, mais aux confins de celle des Calètes. Les fouilles du théâtre avaient produit une première inscription qui est un bon parallèle pour celle de Ribemont, puisque le théâtre et son *proscaenium* sont dédiés *numinibus Aug(ustorum), pago Catuslou[go ?], deo [---]*, le nom du dieu restant inconnu : *AE*, 1982, 716, d'après M. Mangard, dans *Gallia*, 40 (1982), p. 35-51). Une nouvelle inscription, découverte en 2006 à proximité du temple, vient d'être publiée par E. Mantel, S. Dubois et S. Devillers dans la *Revue arch. de Picardie*, 40 (2006), 3-4, p. 35-50. Il s'agit d'une plaque brisée en plusieurs fragments pour laquelle est proposé le texte suivant, qui a été repris un peu imprudemment dans *AE*, 2006, 837 : *Num(inibus) Aug(usti), pag(o) Catus(lougo), / Iouio (sic), Mercurio Bri/geni,*

P. Magnius Belliger basilicam / d(e) s(uo) d(edit). On connaît donc cette fois le nom du dieu, à nouveau Mercure, avec une épithète géographique, qui fournit du même coup celui de la localité, Briga. Le nom du *pagus* peut être lui aussi un peu mieux lu : non pas *Catus(lou)gus*, comme proposent les éditeurs avec une abréviation surprenante, mais *Catuslouius*, avec une forme qui est donc un peu différente du *Catuslugus* connu par la liste des peuples de Pline l'Ancien (*HN*, IV, 106) et qu'il faut désormais restituer aussi sur l'inscription du théâtre. Cette correction de bon sens, qui supprime heureusement un très improbable Jupiter, a depuis été proposée également par P. Vipard (*Latomus*, 68, 2009, p. 972-980), à l'étude duquel on renverra, en ajoutant seulement ici un argument proprement épigraphique : sur la photo publiée par les éditeurs (fig. 9), au bas du fragment qui porte la partie inférieure du O, on voit encore l'extrémité de la barre inférieure du L, et il faut donc l'ajouter sur le dessin de la fig. 8, où elle manque, et lire en conséquence *Catuslouio*.

La restitution de ces nouvelles inscriptions nous a conduits à réfléchir sur le formulaire des dédicaces religieuses en Gaule. Les deux dédicaces d'Eu au *pagus Catuslouius* s'inscrivent dans une série d'inscriptions qui associent aux *numina* impériaux et à la divinité locale une collectivité comme la *ciuitas Viromanduorum*, le *pagus Vennecti(s ?)* chez les Rèmes ou le *pagus Ac[---]* chez les Trévires (*CIL*, XIII, 3528, 3450 ; *AE*, 1983, 728). Dans ce dernier texte la mention du *Genius pagi* permet de comprendre comment une collectivité comme un *pagus* pouvait être ainsi associée à des divinités, alors que dans d'autres cas un mot comme *usibus* (*uicanorum* ou *rei publicae*) montre que le troisième terme n'était pas sur le même plan que les deux premiers (*CIL*, XIII, 1376-1377 ou *ILTG*, 169). On peut se demander toutefois si ces différences syntaxiques étaient toujours clairement perçues, et ce schéma tripartite semble assez bien défini pour qu'on puisse l'envisager à Ribemont, en restituant l. 2 après le nom de Mercure un mot comme *pago* ou *uicanis*, dont l'adjectif [---]/*uiciens(is)* préciserait le nom. Mais une autre possibilité est une dédicace double, associant le dieu local et les divinités de la famille impériale, selon une formule encore plus fréquente en Gaule (cf. *AE*, 1973, 341-341 et 1980, 641-644, à Argentomagus ou à Champoulet). Certaines donnent au dieu une épithète locale, comme pour Mercure *Dubnocaratiacus* à Champoulet ou désormais *Brigensis* à Eu. A Ribemont, l'adjectif [---]/*uiciens(is)* pourrait donc être une épithète locale de Mercure plutôt qu'un nom directement géographique. Seule la largeur de la plaque permettrait de trancher, mais comme elle ne peut être estimée avec certitude, le choix reste ouvert.

Parallèlement, nous avons étudié aussi la nature des bâtiments dédiés, qui est variée, puisqu'on ne trouve pas seulement des temples, mais aussi des théâtres ou des *proscenia*, comme à Eu, Nizy-le-Comte ou Belginum, et d'autres édifices. Dans la nouvelle inscription d'Eu, il s'agit d'une basilique, dont la publication propose une interprétation politique, avec une restitution étrange, en long dans l'axe du temple. Mais il faut sans doute y voir plutôt d'une basilique de temple, sans doute une salle destinée aux réunions ou à d'autres usages, comme on en connaît en Gaule et ailleurs. Outre la *basilica templi Martis Mullonis* de Rennes (*AE*, 1969-1970, 405a), nous avons étudié celles de Thignica en Afrique proconsulaire (*AE*, 1992, 1807), de la Tour Vésonne à Périgueux (*CIL*, XIII, 952-954 = *ILA*, 19-21), des Tours-Mirandes à Vendevre-du-Poitou, d'après une inscription mal publiée et qui mériterait d'être réexaminée

(G. Nicolini, dans *Le vicus gallo-romain*, éd. par R. Chevallier, Tours, 1976, p. 268 ; cf. *Gallia*, 31, 1973, p. 392, avec d'intéressantes données archéologiques). À Vendœuvres-en-Brenne, une dédicace (*CIL*, XIII, 11151) mentionne outre la basilique des portiques et des *diribitoria*, également attestés à Nérès et sur la nature desquels on a commencé à s'interroger. Mais l'état de la fin du texte ne permet guère de préciser la nature des installations dédiées à Ribemont, où quelques éléments, comme *FLVIS* (l. 6), ont fait supposer des aménagements hydrauliques, sur lesquels il n'y a toutefois aucune certitude.

Une autre nouveauté de l'inscription de Ribemont est la fonction de *praefectus templi*, qui est extrêmement rare. Le seul parallèle que fournissent les bases de données se trouve sur un vase offert, sans doute en Gaule septentrionale ou en Germanie, à Apollo Grannus par un nommé Amillius Constans, *praef(ectus) templi ipsius* (*CIL*, XIII, 10036, 60). Mais il faut ajouter la base d'un anonyme, qui, chez les Séguisiaves, avait été *praefectus tempuli deae Segetae* (*CIL*, XIII, 1646). Ainsi peut-on glaner quelques informations sur les responsables de l'administration des sanctuaires, particulièrement mal connus pour la Gaule, mais qu'on pourrait comparer aux *curatores templi* ou autres notables attestés en Italie et dans d'autres régions : il y a là une enquête qui pourra sans doute être reprise et enrichie avec des recherches de vocabulaire plus larges.